

EDITORIAL

Avec ou sans légendes

Quitte à décourager les zappeurs ou autres lecteurs rapides, *Critique d'art* repose sur les seules ressources du texte pour dire qu'il opère de façon particulière et irréductible sur ce qui est donné à voir et percevoir par les artistes. Ce serait faire preuve d'innocence dès lors de s'étonner que des artistes (Claude Closky, Xavier Veilhan, etc.) éprouvent aujourd'hui l'intérêt et le désir de ne publier que de l'image, sans autre commentaire que de laconiques identifications. Catherine De Smet a posé son regard sur ces images ; elle y a aussi décelé des projets éditoriaux nouveaux issus du croisement du monde de l'art et de celui de la mode et du magazine. Il ne fait guère de doute à l'instar d'Elein Fleiss et Olivier Zahm, et des aventures éditoriales de *Purple*, que certains éprouvent un irrépressible désir de tirer parti des libertés offertes aujourd'hui par la dématérialisation et la numérisation des objets éditoriaux et la mobilité des publics. Faire un magazine en lieu et place d'un catalogue, comme le Musée d'art moderne de la Ville de Paris à l'occasion de l'exposition *Voilà* (une des meilleures de l'année), c'est probablement privilégier le public plutôt que les professionnels, mais aussi indiquer indirectement que la formule du catalogue s'épuise ou se sclérose. On ne saurait s'en offusquer, même si les professionnels en question peuvent se sentir frustrés d'informations trop laconiques pour prolonger la fréquentation ou la mémoire des œuvres rencontrées en exposition.

L'avènement des images dans la société n'a jamais été une activité entièrement autonome de toute présence de langage ou d'autres signes et valeurs. Si l'on est attentif à la manière dont Meyer Schapiro ouvre la compréhension des relations des mots et des images sans tomber dans la formulation d'une méthode qui réduirait celles-ci à l'objet d'une discipline trop étroite, il devient plus aisé de comprendre soit les ouvertures proposées par des artistes comme Douglas Gordon dans sa relation avec le cinéma, soit cet absorbement de Michael Fried dans sa lecture de Manet.

Aussi inconfortable soit-il de considérer que les œuvres et les images n'adviennent dans la société qu'en ce sens qu'elles se fondent ou se heurtent à d'autres discours et d'autres signes, il convient d'en prendre la mesure. On ne saurait avec Jean-Pierre Criqui comprendre "le problème avec Arthur [Danto]" si l'on n'était pas en mesure de saisir que la lente digestion et rumination des boîtes de Brillo par ce philosophe amateur d'art tenait à l'absence de prise des discours ontologiques sur une image du quotidien. Eric Darragon en faisant dialoguer *Le Dossier Caravage* réuni en 1959 par André Berne-Joffroy et le propos de Michael Fried sur Manet ne se trompe pas d'enjeu, il note que jusque dans leurs échecs certaines stratégies de lecture restent probantes et que le rappel de débats ayant contribué à reconstituer l'œuvre du Caravage garde toute son actualité. Il faut une légende aux images et à leurs auteurs, et celle-ci doit être vivante et contradictoire. Eric de Chassey ne semble pas avoir trouvé à côté de nombreux documents, d'un intérêt renouvelé dans les publications de Nicolas Charlet et du musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice, de véritable questionnement d'une légende que Klein avait inscrite dans sa vie et ses papiers. Yves Klein n'est-il pas l'exemple par excellence de l'œuvre et de la figure qui rend immédiatement sensible les enjeux du croisement des discours.

Le lecteur de ce numéro de *Critique d'art* ne manquera pas de noter combien de nos rédacteurs apportent la contradiction dans leurs recensions, combien ils tempèrent ou corrigent les choix et les orientations des ouvrages vis-à-vis de leurs objets. Elisabeth Lebovici reconnaît le rôle important joué par François Leperlier dans le rappel à notre regard et à notre mémoire des photographies de Claude Cahun, mais elle note comment il lui restitue plus de fréquentations masculines que féminines et lesbiennes. Ce sont des enjeux similaires dont il est question dans l'essai de Laura Cottingham que présente Elvan Zabunyan. Sur un autre registre François Albéra regrette que Michael Rush dans son ouvrage sur les nouveaux médias dans l'art, une des premières synthèses en la matière, ne perçoive des bouleversements que sous forme de mutations internes à l'art, sans mesurer assez clairement en quoi ils affectent "l'ensemble de la société et des pratiques sociales".

Il semblerait que se formule, de façon assez articulée entre les nouveaux ouvrages et les regards qui sont portés sur eux, la façon dont les stratégies des discours, dans lesquels les œuvres et les images sont prises, révèlent aussi la place que la société confère à ces œuvres et images, et que s'oppose l'ouverture médiévale de Meyer Schapiro, la disponibilité à la diversité des discours dans notre société mondialisée et outillée par les nouvelles technologies, à l'attachement à des territoires autonomes et spécifiques pour le champ de l'art. En témoigne le fossé qui se creuse entre le couple public/industrie culturelle d'une part et le regret que manifeste Rémi Labrusse dans sa lecture des parutions sur la muséologie de l'impossibilité d'un mode de relation critique.

Plus que d'autres numéros, cette livraison de *Critique d'art*, me semble mettre l'accent tant sur les enjeux des projets éditoriaux que sur ceux des projets critiques, sur la façon dont se noue cette complémentarité de l'œuvre aux discours qu'elle génère. L'image seule ne ruine pas son analyse ou son commentaire, le magazine ne met pas en faillite le discours scientifique ou critique. Il convient à ces discours de trouver leur place propre et pourquoi pas un peu dans *Critique d'art*.

Jean-Marc Poinot